

**LA BARQUE LE SOIR | TARJEI VESAAS  
PRESSE**

(...)

Parue en 1968, à la veille de la mort de l'écrivain, *La Barque le soir* nous est proposée aujourd'hui dans l'impeccable collection de littérature étrangère des éditions Corti, dans une traduction signée Régis Boyer, incontournable passeur de la littérature scandinave en France, et qui a dirigé l'excellent numéro de la revue *Plein Chant* consacré à Vesaas.

Présenté par son auteur comme un roman, *La Barque le soir* n'offre à vrai dire que peu de prise narrative, et semble plutôt une succession de scènes, qui sont autant de visions ; tableaux rêvés ou puisés dans la mémoire. Ici, un homme et son cheval dans un champ de neige ; là, l'amorce d'un chemin ; ailleurs, un grand oiseau se posant sur une étendue marécageuse...

On n'est ni dans le réalisme, ni dans le fantastique, dans un entre-deux plutôt, qui consiste en la perception terriblement aiguisée du réel que possède l'écrivain et que savent traduire ses mots limpides, sa phrase lumineuse attaché à approcher au plus près l'ineffable.

Admirable.

**Nathalie Crom, *La Croix*, 9 janvier 2003.**

L'homme est. Il fait face, «avec un désir aveugle d'être là.» Seul. «Il y a loin jusqu'au prochain», toujours. Il regarde, il touche, il sent. En face, les éléments du monde : la pierre, le fleuve, la neige, la montagne, le marécage – et les animaux, qui pensent, qui savent, eux peut-être. L'homme se tient en face, puis s'approche discrètement, ou se heurte violemment. «On essaie de participer à tout ce qu'il faut» car tout est «avertissement muet». C'est ce que disait Rilke, à sa manière : «Et tout était mission». Pour Vesaas aussi, ce qui importe c'est de coïncider, ne fût-ce qu'une seconde, avec ce que la matière montre, ou provoque. L'homme se parle, en lui, face à tout cela qui vit et se

métamorphose, c'est un long monologue intérieur, des litanies de phrases lourdes, mots-blocs, phrases-murs – et parfois un cri : «Dis quelque chose, bouche», lance-t-il aux pierres chaudes. Les humains sont rares : il y a un possible fiancée qui, embrasant, ne sait qu'elle embrasse, il y a cinq soldats gisant que la pluie vient laver et alors «des visages anéantis brillent» – ou bien, dans la scène inaugurale de ce poème autobiographique, de ces Mémoires de visions ressurgies, le père. Bloc lui aussi, au secret tu, impérieux et retenu.

Il faut, pour entrer dans ces pages, une lecture lente et attentive, patiente et recueillie, mot à mot, pas à pas, goutte à goutte. (...) Le traducteur-préfacier nous présente Vesaas comme un des deux ou trois plus grands écrivains norvégiens du XX<sup>e</sup> siècle, et ce livre comme son «ultime quête» – mais il est surtout célèbre comme romanier, et l'on ne peut qu'éprouver alors une irrésistible curiosité envers ces romans, à l'issue, ici, d'une telle expérience des pouvoirs de l'écriture.

**Thierry Cecille, Le Matricule des Anges N°43, 15-mars/15 mai 2003.**

L'auteur de Palais de glace et des Oiseaux est l'interprète du silence et de l'invisible.

N'ayant à peu près pas fréquenté l'école, mais devenu très tôt lecteur boulimique et observateur de premier plan... Vesaas est l'auteur de nombreux recueils de poésie, de récits et de romans tous écrits en néo-norvégien, un dialecte du Telemark auquel plus que tout autre il aura donné ses lettres de noblesse.

Dernière œuvre de l'auteur, parue en 1968 et curieusement restée inédite en français... La Barque le soir est considérée par plusieurs comme la plus importante de ce frère d'âme de Knut Hamsun.

Il propose une succession floue de scènes et de visions. Des visions de l'enfance, des récits impressionnistes puisés à la fois aux sources du rêve et de la mémoire.

... Un jeune garçon tapi dans un marécage retient son souffle aux premières loges du ballet effréné des grandes grues en automne. Sous une pluie de gros flocons de neige, une jeune femme attend un amoureux qui ne viendra pas.

Partout, une attention aux détails, à la lumière, au silence.  
Il y a ce qui est insaisissable et fragile. Comme l'odeur de la première pluie sur une mince robe au-dessus d'un épiderme chaud. Et chaque chapitre de cette œuvre exigeante et crépusculaire s'éteint dans le silence. Comme un retour aux sources.

**Christian Desmeules, *Le Devoir*, 19/20 juillet 2003.**

